

CHAPITRE III

L'EFFORT MUSCULAIRE

Si nous savions comment la volition met notre corps en mouvement, nous saurions tout, disait Biran. A ce compte nous sommes beaucoup plus loin qu'il ne le pensait de tout savoir, car le fait lui-même est aujourd'hui considéré comme discutabile et fort douteux. Dire que l'effort musculaire meut et dirige nos organes, c'est, assure-t-on, une affirmation téméraire et présomptueuse. Le sens musculaire dont la fortune a été rapide et brillante paraît menacé dans ses privilèges et même dans son existence; bien loin de nous révéler le monde extérieur et l'esprit même, il est réduit à se défendre et à lutter pour la vie. On trouve que le « monopole monstrueux » que Biran lui avait concédé n'a duré que trop longtemps. Signalé par Bichat, décrit par Bell, analysé expérimentalement par Duchenne de Boulogne, mis en relief et en honneur dans de savantes thèses médicales, par exemple, celle de M. Dubuisson¹, il a été attaqué

¹ « Des quatre sens du toucher, et en particulier de la musculature ou sens musculaire. » Paris, 1874.

tout à coup par les psychologues et les physiologistes avec une ardeur et un ensemble bien faits pour effrayer ses partisans; c'est une guerre sans trêve et sans merci, et l'on dirait qu'il y a comme un mot d'ordre de courir sus à l'usurpateur. Quoique l'intervention des physiologistes dans le débat constitue ce que Bentham appelle un sophisme d'autorité, puisqu'en attaquant l'effort ils sortent évidemment du déterminisme des faits et interrogent une cause sourde qui ne répondra jamais à leurs questions et ne connaît même pas leur langue, ce sont les physiologistes qui forgent la plupart des armes employées par les psychologues. Ni le scalpel, ni le microscope ne leur ont fait voir l'effort; ils ne constatent et ne mesurent que la contraction du muscle. C'est donc pour eux une hypothèse dont ils peuvent se passer et qu'ils reconduisent hors des frontières de la science sans même la remercier de ses services provisoires. Beaucoup de psychologues se font gloire aujourd'hui de voir et de regarder par les yeux des physiologistes; il est donc très naturel qu'ils aient pris à tâche de donner pour ainsi dire à l'effort le coup de grâce. La physiologie a bien changé depuis Claude Bernard: elle interroge les causes sourdes, mais elle ne croit plus aux idées directrices.

Si l'on ouvre le plus riche recueil de documents psychologiques de notre époque, la *Revue philosophique*, on trouve à chaque page que les sensations musculaires sont exactement semblables à toutes les autres sensations, et que, bien loin de naître de l'effort moteur elles constituent tout ce qu'il y a de réel dans la conscience. Elles n'ont pas leur origine dans l'esprit qui, par elles, se rendrait en quelque sorte présent au muscle et à l'organe; elles viennent de l'organe, vont au cerveau et sont, comme on dit, entièrement afférentes.

M. Ribot emploie tout son rare talent d'analyse, toute son érudition physiologique si bien informée à faire de l'attention un mode de la sensation, une idée fixe et une sorte de fascination et de possession. Il ne voit dans l'effort que le centre de ralliement des impressions passives, un point de convergence tout idéal et purement imaginaire; s'il nous paraît être un acte du moi ou plutôt le moi lui-même, on nous assure que c'est par une illusion d'optique interne, car il n'est au fond qu'une combinaison de sensations organiques afférentes, un équilibre momentanément rompu au profit de l'une d'elles. Ouvrez maintenant la *Critique philosophique* : les arguments sont bien différents, mais la conclusion est toute semblable. M. Renouvier fait même mieux que de détruire l'effort, il le remplace par l'image automotrice et le poursuit, même vaincu, comme une cause occulte et une vieille entité scolastique. Nous n'agissons pas, disait Malebranche, nous sommes agis; M. Renouvier soutient que nos idées et nos images agissent pour nous, prennent corps, se réalisent d'elles-mêmes en mouvements, et que nous n'avons pas le droit de nous attribuer leur œuvre silencieuse et de la signer en quelque sorte de notre nom. Il veut bien convenir d'ailleurs que Biran est un psychologue « estimable », mais il ajoute que son système contient malheureusement un point ruineux et une thèse radicalement fautive : or il se trouve que cette thèse est tout le système et que ce point en est le pivot ! Attaqué au nom de l'expérience et au nom des catégories, ne fallait-il pas que l'effort succombât ? M. E. Rabier¹, dans un savant ouvrage classique, constate

¹ *Leçons de philosophie*, p. 105 : « Cette sensation qui entre dans l'idée d'effort, quelle est-elle ? C'est justement une de ces sensations

sa déchéance ou plutôt enregistre son décès. Est-il donc vrai que le biranisme ait vécu ? Ce qui n'est pas douteux, c'est la position peu enviable de ses défenseurs; ils ont à subir des feux croisés et convergents; tout le monde les accable.

Ils semblent d'ailleurs garder un silence prudent qui peut être pris pour un aveu d'impuissance et qui ressemble à une retraite ou à une défection. Voilà pourquoi nous avons songé à évoquer non pas l'ombre de Biran, mais Biran lui-même, en puisant à pleines mains dans sa correspondance inédite. Un système est une création continuée, et il faut pour le maintenir et le faire vivre et survivre la même puissance d'esprit que pour le créer; le fondateur en est seul capable.

On peut appliquer aux systèmes l'opinion de Descartes, d'après laquelle on ne saurait comprendre entièrement un être qu'en le voyant se former peu à peu sous ses yeux; par bonheur, nous allons être servis à souhait, car vingt ans de discussions assidues entre Ampère et Biran nous font assister jour par jour à la genèse de leur système commun. Sauverons-nous la théorie de l'effort musculaire ? Le lecteur jugera; ce que nous sommes assuré de démontrer avec évidence, c'est que les deux collaborateurs n'ont ignoré ou laissé sans discussion aucune des objections élevées dans ces dernières années et par toutes les écoles contre sa réalité. — L'effort ne doit-il pas être remplacé par la simple perception du mouvement effectué dans l'organe ? — N'est-il pas uniquement la somme des sensations afférentes qui résultent de la contraction des muscles ? — N'aurait-il pas son siège non dans le muscle,

appelées sensations musculaires dont nous avons déjà admis la réalité, sans pouvoir trouver en elles rien qui les distingue spécialement des sensations de l'attouchement en général. »

mais dans le cerveau et, ne faudrait-il pas en conséquence l'appeler cérébral plutôt que musculaire? — Ne conviendrait-il pas de voir dans l'effort un acte purement psychologique, un mode de l'attention, le cas particulier où nos idées se réalisent par une force qui leur est propre ou par une influence supérieure à elle et à nous? — Telles sont les questions agitées dans la correspondance d'Ampère et de Biran. Le prix de ces précieuses lettres est donc bien supérieur au simple intérêt de curiosité et d'érudition; c'est comme philosophiques, nullement comme inédites, que nous leur attribuons une importance capitale. N'oublions pas que sauver l'effort ce serait sauvegarder la personnalité, car si l'effort n'est que le clou peint sur le mur, la chaîne qu'on y suspendra ne sera probablement qu'une chaîne peinte sur le mur. Il ne restera qu'une personnalité douteuse et inconsistante, destinée à se dissoudre en catégories purement logiques ou à se matérialiser en cellules. En niant mon effort on me vole mon moi.

II

Ne consultons que la correspondance, nous éviterons ainsi de recommencer une exposition faite depuis longtemps et faite excellemment par MM. E. Naville et J. Gérard. Les lettres, d'ailleurs, nous donnent mieux que les mémoires couronnés la pensée intime de Biran; elles nous font connaître l'homme, non l'écrivain préoccupé et même trop préoccupé des juges qui couronneront son mémoire et des

lecteurs qui critiqueront son ouvrage. Les lettres à Tracy nous font assister à une rupture philosophique et à une scission douloureuse; le maître renie le disciple et le disciple lutte de toutes ses forces pour rester disciple en dépit du changement profond qui s'est accompli dans sa pensée. Envisagées sous ce point de vue, ces lettres si étrangères aux ornements littéraires prennent un intérêt et un accent presque dramatiques. Avec Ampère la discussion s'élève encore et devient plus vive et plus subtile, bien que les deux psychologues soient à peu près d'accord sur les points essentiels. Ampère anime et passionne tout, même les formules et les chiffres. Et puis, il a sa fameuse théorie des relations et semble s'être juré d'y convertir son ami; il n'est pas un moyen qu'il n'emploie, réfutation, subtilité, ironie même et quelquefois éloquence. Biran, naturellement indécis, cède parfois, revient sur ses pas, hésite, tâtonne, subit toutes sortes d'influences tandis que son ami se désole de voir une pensée si ondoyante et si diverse. Si l'on eût demandé à Ampère, à la fin de sa vie, quelle découverte il était le plus fier d'avoir faite, il eût certainement répondu: « Ma découverte de la théorie métaphysique des relations. » Mais si l'on eût demandé à Biran qui a tant varié en métaphysique, quel était son vrai titre de gloire, le penseur solitaire et timide eût écrit d'une main hardie sur la première page de sa théorie de l'effort musculaire: « *Exegi monumentum!* » Quel édifice métaphysique faut-il construire sur cette théorie destinée à braver les siècles, c'est une autre question, mais la pierre d'attente est inébranlable.

Comment naquit et grandit la théorie de l'effort, une longue note adressée à Buisson et plusieurs lettres importantes écrites à Destutt de Tracy vont nous l'apprendre.

Autant Biran semble avoir à cœur de se rattacher à la première philosophie de Tracy, autant il apporte de soin à prouver qu'il ne doit rien à Bichat; situation assez paradoxale puisqu'il est certain que la théorie de l'effort est visible dans Bichat et douteuse dans Tracy. Mais par une sorte de mirage et d'illusion rétrospective, Biran voulait retrouver ses idées chez celui qui fut son protecteur et longtemps son maître; il lisait ses ouvrages entre les lignes. D'ailleurs dans les épanchements de l'amitié, il savait très bien revendiquer ses droits et son originalité: « Ce point de vue, écrit-il à Ampère, ce point de vue qui consiste à démêler, dans toutes nos modifications comparées actuelles, le simple sensitif séparé du moi m'appartient je crois, en propre; du moins je ne l'ai trouvé dans aucun ouvrage de métaphysique, quoique j'en aie lu beaucoup; je n'ai rencontré personne qui le saisit bien, excepté vous qui l'avez même, je crois, étendu outre mesure¹. » On se trompe donc quand on croit trouver dans l'abbé de Lignac une théorie toute biranienne; chez Lignac, ce n'est pas le moi qui produit l'effort et meut l'organisme, c'est un principe supérieur qui lit mes volontés, discerne mes organes et ne peut être que Dieu lui-même, puisque l'inconscient n'était pas encore inventé. On se tromperait également si, à la faveur des faits, on faisait de Biran un imitateur de Bichat: les *Recherches sur la vie et sur la mort* sont antérieures au

¹ *Lettres inédites*. Les documents inédits qui seront cités, sans indications spéciales, sont tirés: 1° de la note adressée à Buisson; 2° des lettres à Destutt de Tracy; 3° des lettres à Ampère (minutes et projets); 4° d'un recueil assez volumineux également communiqué par M. Naville et renfermant des lettres de Cabanis, Morellet, Montesquieu, Christian, Baggesson, Lainé, Loison, Stappfer à Biran.

Mémoire sur l'habitude et, par conséquent, la contraction musculaire a été décrite avant que l'effort musculaire ne fût défini. Qu'importe, si Biran ignorait l'ouvrage de Bichat? On peut expliquer l'analogie en disant que le physiologiste et le psychologue s'inspirent, chacun avec son génie propre, des mêmes maîtres, les médecins du xviii^e siècle. Une note très importante adressée à Buisson¹ nous donne le dernier mot sur cette question: il n'est pas moins ravi de retrouver dans Bichat ses propres idées que Descartes ne fut heureux d'apprendre qu'on lisait dans saint Augustin l'équivalent du *Cogito, ergo sum*. Il est surtout enchanté de cette contractilité animale ou volontaire qui a son principe non dans les impressions extérieures, mais dans le centre cérébral. « Ceci, dit-il, s'accorde parfaitement avec mes principes et les résultats que j'en déduis, la contractilité ne devant pas être dite volontaire lorsque le cerveau est *forcé*, comme le dit Bichat, à produire les mouvements, ainsi qu'il arrive dans les actes *instinctifs*, les *passions*; ici la cause première et déterminante du mouvement est dans quelque partie excentrique de l'organe sensitif et non dans le centre lui-même. » Nous dirions aujourd'hui que l'effort volontaire ne saurait être confondu avec le réflexe cérébral et que la sensation musculaire ne peut être constituée avec son caractère spécifique par des sensations purement afférentes. Voilà déjà l'essentiel de la théorie biranienne.

Mais comment se fait-il que Biran ait ignoré l'ouvrage

¹ « Note adressée au citoyen B..., auteur des deux premiers extraits sur les ouvrages de MM. Bichat et Buisson, insérés dans le premier volume de *Bibliothèque médicale* de prairial an II. » — Toutes les citations suivantes sont empruntées aux lettres inédites, à moins d'indication contraire.

de Bichat deux ans après son apparition? Nous ne discutons pas la bonne foi de l'auteur : elle est absolument hors de doute. Biran fait à cette question une réponse qui n'est que trop satisfaisante : il habitait la province! « Habitant un département éloigné, privé, dans une solitude profonde, de toute communication littéraire, et livré à la méditation beaucoup plus qu'à la lecture des livres nouveaux que je n'ai guère le moyen de me procurer, j'ignorais absolument l'existence et jusqu'au nom de Bichat. » En littérature et en philosophie on devrait imiter les archéologues pour juger équitablement la province; ils savent qu'en architecture, par exemple, elle retarde de cinquante ans, et quand ils veulent assigner la date d'un monument, ils n'oublient jamais de tenir compte de ce demi-siècle. Croire que Biran a copié Bichat, ce serait donc une double injustice : il l'a devancé et dans les conditions les plus défavorables. Quand son mémoire eut été couronné par l'Institut, il vint à Paris pour en surveiller l'impression. Ce fut alors qu'il se procura tous les livres récents qui touchaient à sa science favorite, et que sans doute ses juges, devenus ses amis, lui firent connaître. Quelle joie et quelle révélation ! Dans les paroles où il nous dépeint ses impressions d'alors, on retrouve l'accent de Socrate racontant dans le *Phédon* l'émotion qu'il éprouva quand il fut initié à la philosophie d'Anaxagore : « Revenu dans ma solitude avec ce trésor scientifique, je devrai d'abord le *Traité de la vie et de la mort*. Quelle fut ma satisfaction en apercevant dans cet ouvrage le germe de mes opinions et le fonds intime d'une théorie dont je croyais être exclusivement l'auteur et dont, pour cette raison même, j'étais disposé à me méfier. Combien je regrettai de ne l'avoir pas connu avant la composition de la publication de

mon Mémoire; combien j'aurais profité de ces vues comparées aux miennes et avec quel plaisir j'aurais partagé le tribut de reconnaissance et d'admiration que j'ai rendu à plusieurs autres auteurs dont les noms me sont également chers et honorables! »

III

Biran ne fait que se rendre justice : il a toujours aimé à reconnaître ses dettes et même à les exagérer. Nous allons le voir réclamer le titre de disciple avec la même passion qu'un autre mettrait à se proclamer maître, ou, comme disent les Allemands, autodidacte. Il montre une véritable obstination à faire honneur à Destutt de Tracy d'une découverte que celui-ci renie et désavoue. La situation est nouvelle et piquante : c'est qu'il y a réellement aux yeux de notre philosophe deux Tracy, celui des *Mémoires* insérés dans le tome premier du *Recueil de l'Institut* et celui des *Éléments d'idéologie* : on peut être disciple fidèle du premier et adversaire convaincu du second. Peut-être aussi Biran a-t-il lu les *Mémoires* de 1789, surtout entre les lignes : il y retrouvait sa propre doctrine, parce qu'il l'y mettait en partie. Dans tous les cas, ce n'est pas sa faute si Tracy, abandonnant sa pensée première, passa du condillacisme transformé qu'il faisait espérer à un condillacisme simplement développé. Ce qui importe, au surplus, c'est bien moins la volte-face de Tracy, l'évolution régressive de sa pensée, que l'impression ineffaçable faite par ses premiers écrits sur la pensée encore incertaine et hésitante du novateur qui se dit modestement son disciple. N'oublions pas que Cabanis

et Tracy témoignèrent au psychologue inconnu de Bergerac un vif intérêt qui devint une tendre amitié, et que ce soit là un de leurs titres de gloire. « C'est à vous deux, écrit-il en 1804, qui êtes unis dans mon esprit et dans mon cœur, c'est à vous que je dois rapporter toutes mes idées, tout ce que je suis à l'époque présente de ma vie intellectuelle. La lecture des *Mémoires* fit dans mon esprit une révolution dont il conservera probablement toujours les traces, quelques modifications nouvelles que d'autres circonstances, et cette sorte de *fatum* qui maîtrise, entraîne souvent nos idées comme tout le reste, puissent lui imprimer à l'avenir. » Voilà donc un point hors de doute qui a souvent embarrassé les historiens : Biran s'inspire de la première philosophie de Tracy et combat la seconde. Ainsi disparaît la contradiction qui le montrait tout à la fois comme le continuateur et l'adversaire de son devancier et de son juge. Dans quelle mesure et sur quel point est-il son continuateur ? Comment fut-il amené, à son grand désespoir, à le combattre et à édifier sa doctrine sur les ruines de celle qui lui avait donné jadis un contentement si vif et de si grandes espérances ? La même lettre nous fournit une réponse précise à chacune de ces questions.

Condillac avait pressenti et comme annoncé la philosophie qui devait détruire la sienne. Dans une note de la seconde édition de son *Traité des sensations*, note qui réveilla Biran de son sommeil sensualiste, il regretta d'avoir négligé le rôle considérable de l'activité dans les sensations ou plutôt dans les perceptions tactiles, visuelles et auditives. Ce fut un trait de lumière pour Biran : « Il eût donc été possible, dit-il, de refaire sur un plan nouveau, beaucoup plus exact et bien moins hypothétique, un *Traité des sensations*. » Ce nouveau traité attendu, espéré, il crut le reconnaître dans

les premiers *Mémoires* de Tracy qui lui apparut tout d'abord comme un rénovateur de la philosophie. Il faut reconnaître qu'à première vue, il n'est pas aisé de saisir la contradiction où serait tombé Tracy, car si, dans les *Mémoires* de l'Institut il place dans l'effort l'origine de notre perception de résistance et explique l'extériorité par le mouvement et l'activité motrice, dans les *Éléments d'idéologie* il consacre un chapitre entier à démontrer que « c'est à la faculté de nous mouvoir que nous devons la connaissance des corps ». En quoi donc ces deux thèses différent-elles l'une de l'autre et pourquoi Biran se montre-il si sévère pour la seconde après avoir pleinement accepté la première ? « Dans votre premier travail, lui écrit-il, vous avez fait un pas de plus que tous ceux qui vous avaient précédé dans la carrière (il s'agit de Condillac et de Bonnet), et ce pas m'a paru très grand, puisqu'il rattachait le fil de l'analyse bien près de l'origine réelle de nos facultés. Vous nous enseignâtes alors en résultat que le jugement prend sa source dans la sensation de mouvement, dans un premier *effort* essentiellement relatif ; que, hors de cette sensation particulière, aucune de nos facultés intellectuelles ne pourrait entrer en exercice. D'où il suivait, contre l'autorité de Condillac, qu'un être borné à des sensations purement affectives et privé de la mobilité ou même (et cela me paraît être la source de la difficulté), qui percevrait cette faculté locomobile sans éprouver la résistance d'un obstacle étranger, ne pourrait rien connaître que son existence actuelle, sans souvenir réel qui en prolongeât la chaîne, par conséquent sans désir et avant tout sans jugement. »

Tâchons d'éclaircir tout cela : Tracy a fait une magnifique trouvaille, mais il l'a faite par hasard et pour ainsi dire

par distraction. Il a trouvé l'effort musculaire, mais il ne l'a pas reconnu; il a su vaincre une grave difficulté et n'a pas su profiter de sa victoire. Peu à peu, dans son esprit, le mouvement, la motilité se sont substitués à l'effort. Les mouvements jouent un grand rôle en psychologie, mais il faut distinguer entre eux ceux qui ont une origine psychologique et ceux qui sont purement mécaniques. Tracy finit par les mettre tous sur le même rang. Un mouvement spontané, un mouvement produit par l'instinct ou le désir, c'est encore un mouvement, mais qui appartient à l'animal et ne nous révèle pas le moi. Tracy fait un pas hors de la vie animale : il nomme l'effort, il décrit la résistance organique, il entrevoit la vie humaine, il y pénètre, on croit qu'il va en prendre possession à jamais. Pas du tout : il ne découvre pas le principe supérieur qui s'empare des mouvements spontanés et instinctifs, les continue ou les suspend, les excite ou les modère. Sa psychologie joue autour du moi, *circum præcordia ludit*, puis dégénérant en simple idéologie et prenant finalement le reflet pour l'objet lumineux, son analyse oublie le moi qui ne s'analyse pas. Bien plus, après avoir entrevu que la première résistance est celle de l'organisme, il ne s'occupe que de la résistance des corps étrangers : après avoir perdu le moi, il néglige le mien, c'est-à-dire le corps propre, et s'enfonce définitivement dans une sorte d'idéalisme phénoméniste, au grand désespoir de son ami. « Ce que vous n'avez pas fait, Monsieur, j'ai tâché de le faire en m'emparant du principe que vous m'avez pour ainsi dire légué et le suivant aussi loin que mes forces ont pu me le permettre jusqu'à présent. Vous vous êtes jeté dans une route différente et, en adoptant de nouveaux principes, vous en avez suivi de votre côté les

conséquences avec une force de tête étonnante, supérieure. Plus nous avancerons chacun de notre côté, plus nous nous écarterons, et je vous avoue que j'éprouve un sentiment pénible en me trouvant déjà assez loin de vous dans quelques points essentiels... C'est vous qui m'avez abandonné... Veuillez songer surtout que si je m'égare, c'est en suivant vos premières traces. »

Le dissentiment qui a surgi entre les deux psychologues est double et creuse un abîme entre les deux doctrines. Tracy aboutit à un spiritualisme ou plutôt à un idéalisme que Biran trouve excessif et dangereux. C'est le premier reproche qu'il lui adresse. Ensuite il affirme et nie tout à la fois le mouvement volontaire, ce qui est une contradiction flagrante : il l'affirme comme mouvement et le nie comme volontaire, tout en lui conservant un nom qui ne lui convient plus. Tracy ne s'élève point en réalité au-dessus des mouvements spontanés et instinctifs, des mouvements-sensations de la vie animale : la vie proprement humaine, celle qui commence avec l'effort volontaire, lui échappe. Il ne l'entrevoit qu'à la lumière de l'éclair et par brusques échappées.

Que l'ami de Cabanis et le continuateur de Condillac soit tombé dans une sorte de spiritualisme exagéré qui scandalise Biran, c'est là un des étonnements que fait naître la lecture de la correspondance. Mais le doute n'est pas permis ; nous avons sous les yeux, à côté de la sentence du juge, l'aveu du coupable, *confitentem reum*. « Il est très singulier que M. de Tracy, qui incline fortement vers le matérialisme, ait énoncé des principes qui sont bien plus spiritualistes que les miens. Il fait, en effet, aux spiritualistes, une concession dont ils pourraient se contenter et que je nie radicalement,

c'est qu'un être immatériel et sans organes, s'il en existe de tels, pourrait se connaître lui-même sans avoir aucune perception ou idée de la matière et des corps ou du sien propre¹. » Toutes les fois qu'on mettra en présence l'un de l'autre un monde de mouvements organiques et un monde d'images antécédentes, et qu'on supprimera l'intermédiaire et le médiateur qui est l'effort musculaire, on aboutira au mécanisme ou à l'idéalisme. Le monde ne sera plus que le lieu des mouvements, l'esprit que le lieu des idées, à moins que les idées ne soient elles-mêmes que les aspects divers des mouvements. Ou l'homme-machine ou la volonté efficace et motrice, on ne sortira pas de ce dilemme. Tracy préfère une situation intermédiaire qui est intenable parce qu'elle constitue un idéalisme phénoméniste qui réduit le monde et l'esprit à de simples possibilités permanentes de mouvements et de sensations. Or, nous n'habitons pas le monde des possibles, mais un monde de réalités. « Les véritables êtres réels, dit Tracy dans sa réponse, sont pour chacun ses sentiments, ses sensations, en un mot, ce qu'il sent, ce qu'il éprouve, quelque nom qu'on veuille lui donner. Dans ce sens, je suis bien idéaliste, comme vous voyez, car je prétends qu'il n'existe pour nous que des idées, et que c'est là la vraie réalité. » Que devient donc la sensation de mouvement qui devait renouveler la psychologie ? Elle garde son importance, mais elle n'est que *prima inter pares*. La perception principale est pour chacun de nous « la sensation du mouvement qu'il fait opérer à ses appendices ». Que nous sommes loin de l'effort ! Ce terme d'appendices ne nous indique-t-il pas que

¹ *Science et Psychologie*, nouvelles œuvres inédites de Biran, publiées par M. Alexis Bertrand, p. 327.

Tracy constate le mouvement en se plaçant le plus loin possible de son origine. Il ouvre démesurément le compas, et il déclare que la pointe fixée au centre est absolument immobile. Le mouvement dont il parle est perçu par les sens, hors de sa cause, on dirait volontiers hors de lui-même. C'est un mouvement excentrique auquel il serait absurde d'attribuer le privilège ou le monopole de ramener et de concentrer l'être sur lui-même.

C'est que Tracy n'a pas vu qu'il y a deux sortes de mouvements : les spontanés et les volontaires, et que les premiers n'étant pas l'œuvre du moi, ne nous apprennent rien sur le moi. Ce sont des sensations comme les autres, des phénomènes purement affectifs. L'animal ne voit son mouvement que dans son désir. Il ne se dédouble pas, il ne sépare jamais son désir de son vouloir. Suspendre son mouvement lui est aussi impossible que de suspendre son jugement : quand il se meut, il obéit à la fascination du désir, comme il obéit à la fascination de l'objet quand il connaît. Que mes mouvements aient pour antécédents mes instincts, mes désirs spontanés, c'est vrai tant que je vis d'une vie purement animale : s'ils s'accomplissent en moi, c'est sans moi. Mais ce désir est amorti chez l'homme par la réflexion, refréné par la volonté. Je m'empare de ces mouvements spontanés et j'en fais mes mouvements par cela même que je les saisis, les continue, les suspends, les dirige ou simplement les maintiens, tels que la spontanéité les a faits. L'animal et l'homme sont des automates, l'animal dans le sens vulgaire du mot, l'homme dans le sens étymologique : ce n'est qu'une nuance, direz-vous, et pourtant cette nuance, c'est tout l'homme. M^{me} du Deffand disait plaisamment de Vaucanson qu'il *s'était fait lui-même* : c'est peut-être une bonne définition